

PHILIPPE DE VASCONCELOS

LES VOYAGEURS
DE L'AUBE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042521196

Dépôt légal : octobre 2025

PROLOGUE

Les ruines s'élevaient dans le crépuscule, silhouettes décharnées d'une cité autrefois vivante. Elias longea les vestiges, son pas lourd trahissant une hésitation qu'il n'aurait jamais osé avouer. Il évitait ce lieu depuis des années, mais un rêve – ou un appel – l'avait ramené ici.

Au cœur de ce désert de pierre et de silence, une statue se dressait, intacte, presque provocante dans sa perfection.

Elle représentait un homme au visage tordu par une douleur muette. Une larme de verre coulait sur sa joue, si réaliste qu'elle semblait presque vivante.

Elias s'arrêta devant elle, son souffle suspendu.

Il connaissait cette statue.

Elle avait été érigée avant la chute, quand la cité brillait encore de mille feux. Mais aujourd'hui, elle était la seule chose encore debout, comme un témoin silencieux de la destruction.

Il posa une main tremblante sur le socle. Les mots gravés là n'avaient pas changé :

« Vois mes failles, mes défauts, mes faiblesses,
et comprends l'histoire de mon ivresse :
L'homme ne tombe jamais tout à fait,
et même fendu, il est encore parfait. »

Elias ferma les yeux.

Des souvenirs assaillirent sa mémoire : des rires, des rues bondées, des marchés bruisants de vie. Puis le bruit des flammes. Les cris. Le silence.

Il serra les poings. Il voulait fuir. Mais une voix familière, venimeuse, l'arrêta.

— Alors, on contemple ses œuvres, Elias ?

Il se retourna brusquement.

L'homme était là, adossé à une arche écroulée. Mais ce n'était pas vraiment un homme.

C'était lui.

Du moins, une version distordue, caricaturale. Son double avait le même visage, mais déformé par une cruauté qui n'était pas naturelle. Ses yeux, trop vifs, brillaient d'un mépris insoutenable.

— Tu ne te rappelles pas ? Ces murs... Ces ruines... Tout ça, c'est toi.

Elias sentit son cœur s'accélérer.

— Qu'est-ce que tu veux ? cracha-t-il.

L'ombre sourit, dévoilant des dents légèrement trop pointues.

— Moi ? Rien. Je suis ici pour te rappeler. C'est toi qui es venu, Elias. C'est toi qui cherches à te souvenir, même si tu refuses de l'admettre.

Il fit un pas en avant, ses mouvements étrangement fluides.

— Cette cité était magnifique, n'est-ce pas ? Tu te souviens des fêtes, des danses, des chants ?

Il détourna les yeux.

— Je ne veux pas parler de ça.

— Oh, mais tu n'as pas le choix. Tu es venu ici pour une raison. Et cette raison, c'est moi.

Elias recula, mais l'autre le suivit, implacable.

— Tu te crois noble, n'est-ce pas ? Un survivant, un voyageur sur le chemin de la rédemption ? L'ombre éclata d'un rire glacé. Tu n'es qu'un lâche, Elias. Un lâche qui a détruit tout ce qu'il touchait.

— Non, murmura Elias, sa voix tremblante.

— Oh, si. Tu te souviens de ce que tu as fait, n'est-ce pas ? Ou dois-je te le rappeler ?

Elias ferma les yeux, mais les souvenirs revenaient, brutaux. La trahison. Le feu. Les visages de ceux qui avaient cru en lui.

— Arrête, murmura-t-il.

— Pourquoi ? Parce que ça fait mal ? Parce que tu préfères oublier ? Mais tu ne peux pas oublier, Elias. Ces ruines, cette statue... Elles sont là pour te rappeler ce que tu es vraiment.

L'ombre s'approcha encore, si près qu'Elias pouvait sentir son souffle glacial.

— Tu as détruit une cité entière. Tu as brisé des vies. Et tout ça pour quoi ? Pour ta propre survie. Tu te rappelles, n'est-ce pas ? Tu disais que c'était pour le bien de tous, mais en réalité, c'était pour toi.

Elias ouvrit les yeux, un éclat de défi dans le regard.

— Peut-être que j'ai échoué. Peut-être que j'ai détruit. Mais je suis ici. Je suis vivant. Et je me battrai pour ne plus refaire les mêmes erreurs.

L'ombre recula légèrement, son sourire vacillant.

— Tu crois vraiment que tu peux te racheter ? Que tu peux effacer tout ça ?

— Non, dit Elias. Je ne peux pas effacer. Mais je peux avancer. Et je ne te laisserai pas m'arrêter.

L'ombre le fixa un instant, puis éclata d'un rire sourd.

— Tu es plus pathétique que je ne le pensais. Mais peu importe. Je suis toi, Elias. Où que tu ailles, je serai là.

Puis il disparut, se dissolvant dans l'air comme une fumée noire.

Elias ouvrit les yeux d'un coup sec, la respiration haletante, ses poings crispés sur les draps élimés qui recouvraient son lit rudimentaire. La lumière blafarde du matin perçait à travers les interstices de sa cabane, un refuge précaire niché en bordure de la forêt, loin des ruines qu'il avait autrefois appelées « ma cité ».

Son cœur tambourinait encore dans sa poitrine, échos des paroles de l'ombre qui résonnaient dans sa tête.

« Je suis toi. Où que tu ailles, je serai là. »

Il passa une main sur son visage, sentant la sueur froide perler sur sa peau. Était-ce vraiment un rêve ? L'intensité de cette vision le hantait, chaque détail gravé avec une précision glaçante.

Il resta allongé un moment, fixant le plafond en bois grossier, chaque planche assemblée à la hâte, témoin de sa fuite. Les murs étaient nus, excepté une petite étagère où trônait une collection d'objets insignifiants : un galet poli, une plume cassée, une statuette en argile qu'il avait sculptée sans but précis.

Son regard glissa vers la statuette.

C'était la réplique de la statue dans son rêve.

Elias se redressa, ses membres alourdis par une fatigue qu'aucune nuit ne semblait apaiser. Il enfila une chemise élimée et se dirigea vers le foyer. Les braises de la veille rougeoiaient encore faiblement.

Il posa une casserole cabossée sur les braises, y ajoutant de l'eau tirée du seau près de la porte. L'odeur du café qu'il préparait d'habitude lui manquait cruellement, mais il se contenta d'une infusion de plantes amères qu'il avait ramassées dans la forêt.

Pendant que l'eau chauffait, il se tourna vers une pile d'effets personnels : un vieux manteau, un couteau émoussé, et un carnet rongé par le temps. Il saisit le carnet, en caressa la couverture, mais ne l'ouvrit pas. Pas encore.

Alors qu'il buvait son breuvage fumant, un son étrange interrompit le silence. C'était un bruit sec, presque imperceptible, mais suffisant pour le figer sur place.

Il posa sa tasse et sortit lentement, son couteau en main.

Devant la cabane, la forêt s'étendait comme une mer d'ombres mouvantes. Tout semblait normal. Mais près de la porte, dans l'herbe humide, quelque chose attirait son attention.

C'était une plume, large et blanche, presque luminescente sous la lumière du matin.

Il fronça les sourcils. Cette plume n'était pas d'un oiseau de la région.

Quand il se baissa pour la ramasser, une étrange chaleur l'envahit, comme un murmure au creux de son esprit.

« Ne reste pas ici. »

Elias resta un instant figé, la plume blanche dans une main, le couteau dans l'autre. La voix résonnait encore dans sa tête.

« Ne reste pas ici. »

Il regarda autour de lui, les yeux plissés, comme s'il s'attendait à voir surgir une silhouette entre les troncs des arbres nouveaux. Mais il n'y avait que le souffle du vent et le murmure des feuilles.

Il rentra dans la cabane, refermant la porte derrière lui d'un geste brusque. Ses mains tremblaient légèrement lorsqu'il posa la plume sur l'étagère, juste à côté du carnet rouge.

Le carnet semblait presque briller dans la lumière tamisée. Elias détourna le regard, comme s'il redoutait ce qu'il contenait.

Ce carnet n'était pas un simple journal.

C'était un recueil de ses poèmes, griffonnés dans les moments de doute, de colère ou de désespoir. Mais ce n'était pas seulement cela.

C'était aussi là qu'il avait consigné les décisions qui avaient mené à la destruction de la cité.

Elias s'assit sur le bord de son lit, le carnet rouge entre ses mains. Il n'avait pas ouvert ces pages depuis des années. Pourtant, le poids du cuir usé était familier, presque rassurant.

Il inspira profondément et tourna la première page.

Les mots, tracés à l'encre noire, semblaient danser devant ses yeux.

« Pour survivre, avais-je dit. »

Le poème qui suivait était un souvenir. Une ode sombre et cruelle, écrite dans un moment de désespoir.

« Un roi sans couronne, un peuple à genoux,
L'or des faux serments pesant sur mes joues.
J'ai dit : "Faites brûler, pour sauver notre peau."
Et les flammes ont dansé, obéissant à mes mots. »

Elias serra les dents. Les souvenirs revenaient en flots, brutaux et indélébiles.

Il se revoyait, debout sur les remparts de la cité, le regard perdu dans l'horizon embrasé. La menace d'une armée approchante. Le peuple paniqué, réclamant des réponses.

Et lui, jeune et fier, avait pris une décision.

« Détruisez les ponts, brûlez les récoltes. Si nous devons tomber, tombons en emportant nos ennemis avec nous. »

Mais la menace n'avait jamais atteint la cité. L'armée s'était arrêtée, épuisée par une campagne trop longue.

La cité, elle, n'avait pas survécu.

Les flammes qu'il avait ordonné de déclencher pour protéger les siens avaient consumé tout ce qu'il avait juré de préserver.

Elias ferma le carnet brusquement, sa respiration saccadée.

Une larme, silencieuse et amère, coula sur sa joue pour s'écraser sur le cuir usé.